Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

14 | 2020

Photographie algérienne : de la genèse à la représentation

À la recherche de Mohamed Kouaci, artisan de la Révolution par l'image

Plongée dans une archive inédite de la guerre d'indépendance algérienne (1954-1962)

Marie Chominot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/5349>

DOI : 10.4000/coma.5349

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Marie Chominot, « À la recherche de Mohamed Kouaci, artisan de la Révolution par l'image », *Continents manuscrits* [En ligne], 14 | 2020, mis en ligne le 01 avril 2020, consulté le 12 janvier 2023.
URL : <http://journals.openedition.org/coma/5349> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.5349>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

À la recherche de Mohamed Kouaci, artisan de la Révolution par l'image

Plongée dans une archive inédite de la guerre d'indépendance algérienne
(1954-1962)

Marie Chominot

- 1 Je n'ai jamais rencontré Mohamed Kouaci. Il était mort depuis presque dix ans lorsque j'entamai, en 2005, le terrain algérien de ma thèse, consacrée aux pratiques et aux usages de la photographie pendant la guerre d'indépendance. Son nom revenait régulièrement au fil de mes lectures et, surtout, lors des entretiens menés à Alger et à Paris avec des acteurs de la politique d'information du Front de libération nationale (FLN) entre 1954 et 1962. Sans autre indice que l'existence d'une boutique qu'il avait tenue pendant des années sur le Front de mer, je me mis alors à arpenter les rues d'Alger à la recherche de ce lieu, malheureusement disparu et à questionner mes interlocuteurs tous azimuts pour retrouver les traces laissées par celui que l'on me présentait comme « le » photographe de la Révolution algérienne. Incontournable, et pourtant devenu quasiment introuvable, comme effacé. Son œuvre photographique n'avait jamais été publiée de son vivant¹ et ses archives n'étaient pas déposées dans une institution publique. Les hasards et les bonheurs des réseaux algérois ayant fait leur œuvre, j'ai eu la chance de rencontrer quelques-uns de ses proches et plusieurs personnes qui avaient travaillé avec lui à Tunis, du temps de la guerre d'indépendance. Mais ce n'est qu'après une longue année d'attente que je pénétrai enfin dans l'appartement familial où il avait vécu au centre d'Alger et rencontrai sa veuve, Safia Kouaci, gardienne de la mémoire et des archives de son mari.
- 2 Pour la jeune historienne que j'étais alors, habituée aux salles de consultation des bibliothèques et des archives nationales, mon expérience de l'archive prit un tour nouveau. Pendant quasiment un mois, je me rendis chaque matin chez Safia qui sortait pour moi du placard où elles étaient soigneusement empilées, des boîtes de papier photographique devenues boîtes d'archivage. Je travaillais sur la table de la salle à manger et, en fin de matinée, repliais soigneusement tout ce matériel pour passer en cuisine aider mes hôtes à préparer le repas que nous allions partager sur cette même

table. C'est là, dans les gestes du quotidien, au rythme des rituels féminins, que la parole s'est libérée, bien plus que dans le cadre strict d'entretiens dirigés. Je ne souhaitais pas forcer la mémoire d'une femme pudique et réservée, affectée par la vieillesse et la perte de son mari. Prendre le temps de se découvrir mutuellement, accepter de se livrer aussi, laisser la confiance s'installer. Petit à petit, l'espace de la recherche est devenu un espace d'intimité. C'est donc en pelant des poivrons, en confectionnant la *rechta*, en faisant la vaisselle ou en préparant le thé que j'ai recueilli, bribe par bribe, les informations qui allaient me permettre de retracer le parcours de Mohamed et Safia Kouaci au coeur de la Révolution algérienne. La voix de Safia m'a guidée tout au long de cette histoire dont elle fut aussi actrice. Au-delà de la trajectoire singulière d'un photographe militant, l'exploration des archives conservées par Mohamed Kouaci m'a confronté à des questions de méthodologie complexes et finalement permis, grâce au croisement avec d'autres sources de nature différente – orales, écrites et photographiques – de mieux comprendre comment la photographie devint une arme de choix au service de la popularisation de la cause de l'indépendance algérienne à travers le monde.

Parcours d'un photographe militant

- 3 Le 1^{er} novembre 1954, lorsque quelques militants nationalistes du FLN déclenchèrent la lutte armée sur le sol algérien, Mohamed Kouaci était à Paris depuis plus de sept ans. Né à Blida en 1922, il avait grandi à Alger, d'abord dans la Basse Casbah puis dans le quartier de Saint-Eugène (Bologhine), sur la corniche. Il fut formé à l'école française (la célèbre école Sarrouy de la Casbah) mais ne put poursuivre ses études au-delà du certificat d'études primaires. En tant qu'aîné, il seconda rapidement son père commerçant, pour subvenir aux besoins de la famille. Dès les années 1940, il pratiquait la photographie en amateur. Safia dit l'avoir toujours connu « un appareil photo entre les mains, une boîte de quatre sous ». La relative aisance du milieu commerçant dans lequel il évoluait explique peut-être l'acquisition d'un boîtier photographique et la pratique d'une activité très largement réservée, pendant l'époque coloniale, à la société européenne et à quelques membres de l'élite urbaine « indigène ». Militant au PPA-MTLD de Messali Hadj², il fixait sur la pellicule réunions et manifestations nationalistes. C'est dans ce cadre qu'il a rencontré un des oncles de sa future femme, Safia Khris, devenu un de ses plus proches amis. Safia a alors neuf ans. À Alger, Kouaci fréquentait des cercles intellectuels et artistiques et photographiait les activités de la troupe théâtrale dirigée par cet homme, également poète et musicien.
- 4 Quelques années plus tard, c'est à Paris que Kouaci perfectionna cette pratique photographique et s'orienta progressivement vers une maîtrise professionnelle du médium. En 1946, après avoir épousé Safia, il quitta en effet Alger en compagnie d'un oncle de sa femme, pour « aller tenter sa chance en France ». Les raisons de ce départ étaient moins directement économiques que politiques et culturelles : sur tous ces plans, la situation leur paraissait bloquée en Algérie. Son compagnon d'émigration avait déjà vécu dans la capitale française où il avait été le muezzin de la mosquée de Paris. Safia le rejoignit bientôt et après quelques moments difficiles où ils furent hébergés à la mosquée, tous deux s'installèrent dans un petit studio rue du Cardinal Lemoine, non loin du Panthéon. Pendant ses années parisiennes, Kouaci partageait son temps entre le travail à l'usine, la journée et les cours de photographie, le soir. Safia,

quant à elle, se forma à la couture et à la sténodactylo. Comme bon nombre d'étudiants, d'intellectuels ou d'artistes algériens émigrés, prolétarisés, ils menaient en effet pour subsister une vie ouvrière. Parmi d'autres petits métiers, il fut longtemps fraiseur sur métaux à l'usine de la Précision Moderne, dans le XV^e arrondissement. Le soir, il étudiait la photographie dans une école privée, probablement l'école de Vaugirard, lieu de formation réputé. Passionné, Kouaci fréquentait les photo-clubs où il côtoyait nombre de photographes français.

- 5 Avec la création de l'Union générale des étudiants musulmans algériens (UGEMA) en juillet 1955, les Kouaci ont trouvé un lieu idéal pour militer dans le sillage de la Fédération de France du FLN, entourés d'étudiants, d'intellectuels, de lettrés. Safia se souvient que leur petit appartement était devenu un lieu de rassemblement pour les étudiants, qu'ils fréquentaient également à la mosquée de Paris ou au 115 boulevard Saint-Michel (siège de l'Association des étudiants algériens de Paris puis de l'UGEMA). Il n'est donc pas étonnant que les époux Kouaci aient fait partie de la délégation organisée par l'UGEMA pour représenter l'Algérie au Festival Mondial de la Jeunesse qui, en août 1957, s'est tenu à Moscou. Partie de Paris en train, elle gagna Moscou en traversant l'Allemagne et les pays de l'Est, acclamée à chaque arrêt. Sur place, l'enjeu était de taille : pour la première fois, une délégation algérienne était présente dans une grande manifestation internationale et le drapeau vert et blanc frappé du croissant et de l'étoile fut promené sur le stade Lénine lors de la cérémonie d'ouverture. On frôla l'incident diplomatique avec la délégation française.

Figure 1 : Août 1957, photographie de Mohamed Kouaci.

La délégation algérienne défile au stade Lénine, à Moscou, lors de l'inauguration du 6^e Festival Mondial de la Jeunesse et des Étudiants pour la Paix et l'Amitié.

Archives Kouaci, Alger, D.R.

- 6 En constituant le groupe, l'UGEMA avait recruté des danseurs, des musiciens, des chanteurs et des comédiens. Safia fut leur costumière. Ils jouèrent une vaste fresque qui, mêlant danse, chant et théâtre, souhaitait transmettre l'histoire et la culture algériennes. Par la culture, qui devenait ainsi une arme dans le combat indépendantiste, les militants cherchaient à démontrer l'existence d'une Algérie qui n'était pas française, assimilée ou intégrée à la France. Pour Kouaci, le festival de Moscou fut l'occasion de mettre, pour la première fois, sa compétence photographique au service de l'organisation nationaliste. Il fut le reporter officiel du groupe et fixa sur ses pellicules tous les moments du séjour moscovite. S'il fallait absolument définir une origine, on pourrait dire que c'est à Moscou qu'il devint un photographe au service de la Révolution algérienne.
- 7 Le Festival de la Jeunesse de l'été 1957 constitue une date clé dans le destin des époux Kouaci. Acte militant d'envergure, il fut surtout une manifestation publique de leur appartenance au FLN et les exposa donc rapidement à un changement de vie. En effet, dès le retour à Paris, plusieurs membres de la délégation furent arrêtés. Comme bien d'autres, les Kouaci étaient désormais fichés par la police, leur appartement surveillé. Sortis de l'anonymat à Moscou, ils durent envisager de se retirer du circuit militant parisien et passer dans la clandestinité. En janvier 1958, un décret du gouvernement français prononça la dissolution de l'UGEMA. La Fédération de France du FLN organisa la filière de leur sortie de France. Pendant plusieurs mois, ils se tinrent prêts à partir et finirent, au printemps 1958, par rejoindre l'organisation FLN installée à Tunis, via Rome et la Sicile.
- 8 Là, ils furent d'abord intégrés à la troupe théâtrale du FLN (comme photographe et costumière), et partirent avec elle dans une tournée qui les mena notamment en Lybie et en Yougoslavie. À l'automne 1958, la troupe rejoignit la Chine sans eux puisque Mohamed Kouaci venait d'être appelé au ministère de l'Information du Gouvernement provisoire de la république algérienne (GPRA), dont la constitution avait été proclamée le 19 septembre au Caire et qui installa bientôt la majorité de ses services dans la capitale tunisienne. On lui confia la direction d'un grand service photographique travaillant pour l'ensemble des ministères du GPRA. Recruté en tant que photographe, il devint un permanent du ministère où Safia le rejoignit bientôt, au Centre de documentation, puis comme assistante du ministre M'Hamed Yazid et, en décembre 1961, au sein de l'agence de presse nouvellement créée : Algérie Presse Service (APS).
- 9 Au 14 de la rue des Entrepreneurs, siège du ministère de l'Information, dans les trois pièces en enfilade attribuées à l'activité photographique, sur l'un des côtés du patio, Mohamed Kouaci reprit les rênes d'un service dont l'existence remontait à 1956 mais qui était resté embryonnaire du fait du départ de ses responsables successifs (Djamel Chanderli puis Ahmed Dahraoui) pour filmer dans les maquis. Un an avant la création du GPRA, en septembre 1957, Abane Ramdane avait pris la décision de centraliser dans la capitale tunisienne les moyens d'information du FLN, dont l'activité s'était jusque là développée à partir de plusieurs pôles (Le Caire, Tétouan, Tunis³) et d'en rationaliser le fonctionnement pour plus d'efficacité. Les équipes de journalistes et les archives furent donc rassemblées à Tunis et l'on abandonna la publication du premier journal, *Résistance Algérienne*, pour se consacrer au seul organe d'information de la Révolution : *El Moudjahid*.

Informer, à tout prix

- 10 Depuis le déclenchement de l'insurrection, l'information avait en effet été conçue comme une arme parmi d'autres : à cause de la trop grande différence des forces, le combat contre les Français ne pourrait se gagner uniquement par la lutte armée, la bataille devrait aussi se mener à l'échelle internationale et sur le terrain médiatique. L'internationalisation du problème algérien figurait en bonne place parmi les objectifs de la Proclamation du 1^{er} novembre 1954. Puisque la puissance coloniale monopolisait les médias disponibles pour transmettre son interprétation du conflit en cours, l'enjeu était d'ouvrir des brèches dans cette forteresse médiatique en produisant et en diffusant soi-même de l'information. Le recours à la photographie fut l'un des moyens pour rendre la presse du FLN attractive. Ses promoteurs avaient bien compris que la presse n'était pas seulement une question de contenu mais aussi, et peut-être avant tout, une affaire de contenant et que la forme donnée à l'information participait de la création de celle-ci et assurait sa diffusion la plus large.
- 11 Face à l'immense machine de guerre médiatique déployée par les Français, les indépendantistes algériens disposaient de faibles moyens pour produire eux-mêmes des photographies. Ils eurent pourtant très tôt la conviction que l'image était indispensable pour concurrencer l'adversaire sur les terrains médiatique et diplomatique et qu'il leur fallait mettre en scène un autre récit, pour faire connaître et pour défendre, auprès du peuple algérien comme aux yeux du monde entier, la cause de leur combat pour l'indépendance. Tous les moyens étaient bons pour réaliser ou pour se procurer des images. Au cœur des maquis, simples combattants et commissaires politiques, dotés de petits appareils amateur, photographièrent les soldats de l'Armée de Libération Nationale (ALN), au repos, à l'entraînement et au combat, mais aussi les traces laissées dans les villages par la répression de l'armée française. Autant de preuves visuelles de l'existence d'une véritable armée organisée, en lieu et place des bandes de « hors-la-loi » dont parlait la presse adverse. Preuves aussi des exactions de l'armée coloniale contre les populations civiles, loin des clichés de soldats apportant la paix, le développement et la civilisation. Pas de laboratoires clandestins dans les montagnes : les pellicules étaient acheminées jusque dans les villes où elles étaient développées par des militants, parfois avec l'aide de réseaux de soutien européens. Ces images étaient ensuite transmises aux services d'information installés hors des frontières qui les publièrent dans les journaux du FLN (*Résistance Algérienne* puis *El Moudjahid*) mais également dans des brochures d'information, dont certaines étaient éditées en plusieurs langues (arabe, français, anglais, espagnol) pour toucher l'opinion internationale.
- 12 Pour illustrer ces publications, les Algériens organisèrent par ailleurs des filières d'approvisionnement en dehors de l'organisation, afin de s'assurer un flux constant et renouvelé d'images en provenance de sources occidentales. Par l'intermédiaire de journaux marocains et tunisiens, de journalistes étrangers et des réseaux de soutien à travers le monde, ils récupéraient les photographies diffusées par abonnement par les grandes agences de presse mondiales. À Tétouan, une société espagnole leur servit même de prête-nom pour intercepter les clichés transmis par le béliographe, ancêtre du fax, qui permettait la transmission d'images fixes par le réseau téléphonique. Faute de moyens, il fallait faire feu de tout bois, quitte à utiliser les photographies prises par l'adversaire pour mieux les détourner par l'adjonction d'une nouvelle légende.

- 13 Afin d'accroître leur capacité de production et leur impact médiatique, les Algériens ont aussi eu recours à des journalistes étrangers, accueillis dans les rangs de l'ALN pour réaliser des reportages exceptionnels au cœur des maquis. Les médias internationaux, las de recevoir toujours les mêmes images militaires françaises, étaient friands de ces scoops journalistiques, qui montraient enfin l'autre versant de la guerre. Au passage, ces reporters laissaient des copies de leurs photographies aux services d'information du FLN, qui les ont utilisées comme un fonds de roulement iconographique pour leurs propres publications. Par ailleurs, insérés par leurs auteurs dans le système médiatique international, ces clichés gagnèrent une crédibilité et une audience que n'auraient pu leur donner à eux seuls les nationalistes algériens. Cette expérience pionnière, initiée fin 1956 avec les Américains Herb Greer et Peter Throckmorton⁴, tendit à devenir un système à partir de la fin de l'année 1957, alors que les services d'information du FLN, regroupés à Tunis, accueillirent de nombreux journalistes étrangers. Ces derniers restèrent cependant cantonnés aux bases de l'ALN installées en Tunisie et à la zone du *no man's land* entre les deux pays, suite à la construction par l'armée française du barrage électrifié sur la frontière algéro-tunisienne, connu sous le nom de « ligne Morice ».

Mohamed Kouaci, photographe du GPRA

- 14 Dans le cadre du GPRA, Mohamed Kouaci reprit, amplifia et officialisa cette politique d'information à travers l'image : il pouvait désormais apposer au dos des clichés le tampon du « Service Photo du ministère de l'Information, Gouvernement Provisoire de la République Algérienne », puis celui de l'agence « Algérie Presse Service » (APS) après sa création en décembre 1961. Il y ajouta une dimension essentielle de production endogène, puisqu'il était lui-même photographe. Son activité de reportage se trouva cependant fortement contrainte par l'existence de la « ligne Morice ». Après l'arrestation d'Ahmed Dahraoui par l'armée française dans la région de Bône (aujourd'hui Annaba), en octobre 1958, le GPRA n'envoya plus de reporters dans les maquis. Les missions de Kouaci se concentrèrent donc sur la zone frontalière, où il photographia les soldats de l'ALN groupés du côté tunisien, dans leurs bases et leurs camps d'entraînement et les suivit parfois dans les actions de harcèlement lancées contre le barrage ou les postes français implantés dans le *no man's land* entre les deux lignes électrifiées. Sous son objectif se déroulaient des revues de troupe et des défilés parfaitement orchestrés : les hommes possédaient uniformes et armement standardisés et impeccables, ils marchaient au pas cadencé, la tête haute, le regard dur, ou en chantant. Rien à voir avec les petits groupes de combattants des maquis de l'intérieur, en pénurie constante d'armes et de matériel. L'équipement fourni à l'armée des frontières par les soutiens étrangers permit de développer ces représentations d'une armée structurée, forte et moderne, apte à rivaliser avec celle de l'adversaire. Même s'ils ne témoignaient que partiellement de la réalité du terrain (puisque ces soldats étaient en grande partie bloqués hors d'Algérie), ces portraits héroïques devinrent des icônes et structurent aujourd'hui encore l'imaginaire collectif de cette guerre.

Figure 2 : Mohamed Kouaci en reportage dans un camp de l'ALN en Tunisie, à la frontière algérienne. Sans date, photographe inconnu.

Archives Kouaci, Alger, D.R.

- 15 Mohamed Kouaci consacra également de nombreux clichés aux réfugiés algériens installés à la frontière tunisienne. Ses portraits de femmes et d'enfants, réalisés dans un style humaniste maîtrisé, servirent, plus encore que ses photographies de combattants, à éveiller la conscience internationale au problème algérien et à faire croître l'aide humanitaire qui arrivait en Tunisie à leur intention. Ses images furent régulièrement publiées dans le journal *El Moudjahid* et illustrèrent des brochures comme *Les Réfugiés algériens* (éditée par le Croissant-Rouge en juin 1959) *L'Armée de Libération Nationale ; Génocide en Algérie : les camps de regroupement* et *À travers les wilayas d'Algérie* (publiées par le GPRA respectivement en mai, octobre et novembre 1960). Elles permirent également d'éditer trois pochettes de dix cartes postales, imprimées à Belgrade pour le compte du ministère de l'Information du GPRA, dans le cadre de l'aide technique apportée par la Yougoslavie de Tito à la Révolution algérienne : « Images de l'ALN », « Enfants » et « Réfugiés ».

Figure 3 : « Algérie. Images de l'ALN ».

Pochette de dix cartes postales éditée par le ministère de l'Information du GPRA à partir de photographies de Mohamed Kouaci. Août 1960.

Collection particulière, Alger, D.R.

- 16 En dehors de ses missions à la frontière, Kouaci travaillait à Tunis où il documentait la vie interne du GPRA (réunions, conférences de presse, réceptions d'hôtes étrangers...). Parallèlement, la collecte de documents iconographiques à toutes les sources disponibles se poursuivait inlassablement. À Tunis, comme à Tétouan autrefois, des filières de récupération de documents furent montées. Elles étaient complétées par des réseaux activés en France, en Suisse et en Belgique, dans le cadre de la Fédération de France et des réseaux de soutien au FLN. Beaucoup de clichés d'agences occidentales parvenaient ainsi rue des Entrepreneurs. Sporadiquement, l'équipe complétait cette documentation par des repiquages sauvages dans la presse française ou dans des ouvrages. Le 29 janvier 1961, la photographie qui parut en « une » d'*El Moudjahid* était ainsi empruntée au livre de Marc Flament et Jean Lartéguy, *Les Dieux meurent en Algérie*, publié en octobre 1960 par les éditions de La Pensée Moderne.

Constituer les archives d'une Révolution

- 17 Dans le laboratoire de la rue des Entrepreneurs, Kouaci triait, classait et contretypait au besoin tout ce matériel récupéré, avec l'aide de Daniel Leterrier, un photographe français déserteur, recruté par Mahieddine Moussaoui à Bruxelles, dans le service de faux papiers de la Fédération de France alors animé par Adolfo Kaminsky⁵. En décembre 1961, le nombre des clichés archivés au service photo était estimé à neuf mille⁶. Les documents inlassablement rassemblés et pieusement conservés, s'ils servaient les besoins immédiats d'une communication de guerre, étaient aussi conçus comme le corpus auquel pourraient venir puiser « la future télévision et le futur cinéma algériens⁷ » mais aussi les historiens et les citoyens. Car, comme le disait Mahieddine Moussaoui, qui fut à l'époque la cheville ouvrière de ce travail d'archivage : « Un peuple sans histoire n'est pas un peuple, un pays sans archive n'est pas un pays⁸. »
- 18 Durant le second semestre de l'année 1961, le service photo du GPRA entreprit, en parallèle d'un vaste « effort d'organisation de ses archives photographiques », de regrouper en un seul lieu (la rue des Entrepreneurs) tous les fonds photographiques relatifs à la Révolution afin de donner à ces archives « un caractère national »⁹. Des contacts furent pris avec la Fédération de France, l'état-major général de l'ALN (EMG)

et le ministère des Liaisons générales (MALG) pour que chacun de ces services verse au ministère de l'Information les clichés qu'il avait produits ou rassemblés pendant le conflit. Ces versements n'eurent jamais lieu, contrariés par la crise ouverte entre le GPRA et l'EMG et le chaos qui caractérisa les derniers mois de la guerre, mais leur programmation témoigne de la dimension patrimoniale que les acteurs de l'information au sein du GPRA donnaient à leur action.

- 19 C'est également animés d'un désir de transmission envers les jeunes générations et d'une conscience aiguë de l'importance des cadres dans le futur État souverain que les responsables du ministère de l'Information conçurent la formation de photographes. Dans le courant de l'année 1961, des stages furent ainsi organisés à Tunis pour de « jeunes éléments envoyés par les différents ministères ou services (syndicat Union Générale des Travailleurs Algériens et ministère de la Jeunesse notamment) », tandis qu'ils aidèrent le service photo de l'ALN à s'installer à Garn El Halfaia, dans la région tunisienne du Kef (don de matériel et formation)¹⁰. Pendant toute la durée de son séjour à Tunis, Mohamed Kouaci assura quant à lui la formation continue des jeunes photographes qui le secondaient au service photo, tant dans le domaine des prises de vue que dans celui du laboratoire. Certains le suivirent à Alger lorsqu'il prit, après l'indépendance, la tête du service photographique du ministère de l'Information de la République algérienne démocratique et populaire avant de se mettre à son compte en ouvrant en 1969 une boutique sur le Front de mer, au 4 boulevard Zighout Youcef.
- 20 Soigneusement emballées, les archives du ministère de l'Information du GPRA quittèrent Tunis en juillet 1962 dans des camions de l'armée algérienne. Elles arrivèrent à Alger dans le contexte de la crise ouverte entre l'ALN des frontières et les responsables des maquis de l'intérieur¹¹. Déposées en vrac dans les sous-sols du bâtiment de l'ancien Gouvernement général, elles furent alors laissées sans surveillance pendant plusieurs mois, en partie pillées et détériorées par l'humidité. Il est bien difficile aujourd'hui de savoir ce qu'est devenu ce qu'il en reste, démantelé en tant que fonds propre et probablement éparpillé entre plusieurs institutions et des particuliers. Pourtant, la consultation des documents conservés par Kouaci m'a permis de formuler l'hypothèse que la totalité des archives ainsi constituées à Tunis n'avait pas disparue.

L'historienne face aux archives Kouaci : enjeux méthodologiques

- 21 Naviguer au sein des archives mises à ma disposition chez les Kouaci ne fut pas chose aisée. Comme souvent dans les fonds privés, point d'inventaire ni de plan de classement. En l'absence du photographe pour me guider, sa logique de rangement était de prime abord difficile à élucider, tout comme la datation ou l'origine de certaines images, quand aucune mention écrite ne les accompagnait. J'étais un peu décontenancée, ayant autant que possible tenté, tout au long de ma recherche, de faire parler les photographes pour faire parler leurs photos. Sans la parole du photographe, une autre approche s'imposait. Le premier constat fut celui d'une archive métissée, mixte, tant du point de vue des sources d'images qui la composaient que de la chronologie de sa constitution. Je n'étais pas face à un fonds photographique tel que j'avais pu en consulter précédemment, que l'on pourrait qualifier de « fini », reflet d'une seule époque de production et d'un seul producteur. Kouaci a évidemment continué à produire lui-même des photographies après 1962, mais il a également, dans

le cadre du ministère de l'Information de l'Algérie indépendante puis de son activité personnelle, travaillé à des projets de publication sur la guerre¹², à partir de sources diverses rassemblées pour l'occasion, dont un certain nombre de documents conservés dans ses archives portent la trace : indications de recadrage au feutre rouge sur des tirages et mentions manuscrites pour la composition et la mise en page (formats des images à reproduire, pagination et, parfois, des indications de titres ou de légende). En d'autres termes, il s'agit d'un fonds « ouvert » dont l'enrichissement a accompagné pendant des décennies le travail du photographe et dont le classement reflète ces usages successifs dans le temps.

- 22 Un des enjeux méthodologiques fut donc de tenter d'identifier et d'isoler dans la masse des documents classés dans une quinzaine de boîtes aux intitulés thématiques (Portraits, ALN, Troupe du FLN, Réfugiés, Festival mondial de la Jeunesse Moscou...), sans indication chronologique, ceux qui se référaient à la période de production qui m'intéressait : la guerre d'indépendance algérienne. Je portai alors mon attention non plus seulement sur le recto – la face « image » des photographies, ce qu'elles figurent – mais sur leur verso pour y traquer toutes les informations scripturales qui témoignent de l'histoire du cliché : mentions manuscrites ou dactylographiées donnant des indications de date, de lieu ou de légende, parfois le nom du photographe, mais également les tampons ou cachets qui y sont apposés, traces des services ayant commandé ou diffusé l'image.

Figure 4 : Tampon du Service Photo du ministère de l'Information du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne, apposé au dos d'une photographie de Mohamed Kouaci.

Archives Kouaci, Alger, D.R.

Figure 5 : Tampon et fiche de légende dactylographiée de la Section Photo de l'agence Algérie Presse Service (APS). Mai 1962.

Archives Kouaci, Alger, D.R.

- 23 Ensuite, il fallut envisager le croisement avec d'autres sources. J'eus recours au témoignage oral de Safia Kouaci, bien sûr, mais également à celui d'autres acteurs de la politique d'information du FLN, qui avaient travaillé aux côtés de Mohamed Kouaci au ministère de l'Information à Tunis et à la rédaction du journal *El Moudjahid*. Malgré le passage du temps, la mémoire sûre de Mahieddine Moussaoui et de Pierre et Claudine Chaulet, notamment, me permit d'identifier, de dater et de documenter un certain nombre de clichés et de les intégrer à mon corpus. Enfin, un long et minutieux travail de comparaison avec les publications du FLN pendant la guerre s'imposait, afin de déterminer quelles images présentes dans les archives Kouaci avaient été diffusées pendant le conflit. J'ai eu la chance de pouvoir consulter et reproduire, chez des particuliers, les collections complètes originales des deux journaux du FLN : *Résistance Algérienne* et *El Moudjahid*. Il s'agit de documents rares et précieux, dont il existe peu d'exemplaires accessibles. Seuls quelques numéros originaux de ces journaux sont disponibles à la Bibliothèque nationale de France et dans les archives françaises (Service Historique de la Défense et Archives nationales d'outre-mer à Aix-en-Provence). En Algérie, il ne m'a pas été donné la possibilité, faute de temps et des autorisations nécessaires – complexes à obtenir – de travailler sérieusement à la Bibliothèque nationale Algérienne et aux Archives nationales. Beaucoup de chercheurs doivent encore se contenter de la réédition d'*El Moudjahid* réalisée à Belgrade immédiatement après l'indépendance, mais ces volumes ne sauraient satisfaire ceux qui travaillent précisément sur les images : en effet, ils ne contiennent que les fac-similés des « unes », tandis que les articles des pages intérieures sont uniquement retranscrits, sans les images qui les accompagnaient à l'origine. Outre ces journaux, j'ai

pu rassembler, au fil des années, un certain nombre d'autres publications illustrées produites par le FLN : brochures, tracts, livrets, dépliant, pochettes de photographies, pochettes de disques ... Quelques-uns de ces supports très divers, issus de fonds privés, m'ont été communiqués par des témoins en Algérie, mais la majorité provient, ironiquement, des archives françaises. Armée et services de renseignement français surveillaient en effet toutes les activités de l'adversaire et collectaient soigneusement ces publications.

Figure 6 : Photographie de Mohamed Kouaci, parue en « une » du journal *El Moudjahid*, le 20 juillet 1959.

Collection particulière, Alger, D.R.

Figure 7 : La même photographie fait la couverture de la brochure *L'Armée de Libération Nationale*, éditée par le ministère de l'Information du GPRA en mai 1960.

Collection particulière, Alger, D.R.

- 24 En croisant toutes ces sources, j'ai réussi à circonscrire un corpus de plusieurs milliers d'images, réparti en trois sources principales, dont la plus abondante est évidemment la production de Mohamed Kouaci lui-même (négatifs, planches-contacts et tirages clairement identifiés comme étant de la main du photographe). Le reste se compose, à parts plus ou moins égales, de photographies prises dans le camp algérien et, plus surprenant, de photographies prises dans le camp français. Côté production algérienne, dominant les photographies amateurs issues des maquis, à la matérialité desquelles il faut prêter attention : des tirages de petit format à la bordure blanche, parfois crantée, qui portent souvent des traces d'usure (pliures, déchirures, tâches d'humidité, effacement partiel de la matière photographique) et, parfois, des mentions manuscrites au verso (un lieu, une date, des noms, rarement la référence à un événement précis). Autant d'objets rescapés qui, malgré l'anonymat qui les entoure, dessinent en creux des récits de combat et de vie et dont la présence dans les publications du FLN indique clairement qu'ils ont circulé, pendant la guerre, depuis les maquis où ils ont été réalisés, vers l'extérieur de l'Algérie où étaient installés les services d'information.

Figure 8 : Photographies amateurs en provenance des maquis.

Le cliché en haut à droite porte au verso la mention manuscrite : « Sabotage de la voie ferrée Constantine Alger le 9/12/1956 au Sud Ouest d'Oued-Rahmou ».

Archives Kouaci, Alger, D.R.

- 25 Je m'attendais moins à trouver dans ce corpus des tirages photographiques originaux provenant d'agences de presse françaises et internationales, clairement identifiables grâce aux tampons apposés au verso : Associated Press, UPI, Universal Photo, AGIP, Dalmas, Keystone, AFP, Intercontinentale et même une agence chinoise, Hsinshua News Agency... mais aussi SCA, c'est-à-dire des photos produites par le Service cinématographique des Armées françaises ! Pour les avoir déjà vus dans d'autres archives, je connaissais bien ces tirages de format 13x13 ou 18x18, avec tampon au dos, accompagnés de leur fiche de légende dactylographiée. C'est sous cette forme que l'armée française (via le service d'information du Gouvernement général, le Service Presse Information du commandement militaire, à Alger et le service d'information du ministère de la Défense nationale, à Paris) faisait parvenir chaque semaine une sélection de ses clichés aux journaux et aux agences de presse, dans des « enveloppes » gratuites, avec pour consigne de ne pas indiquer la source lors de la publication, « pour éviter de donner l'impression d'une information dirigée »¹³.

Figure 9 : Verso d'un tirage photographique trouvé dans les archives Kouaci.

Il s'agit d'un cliché du service photo de l'Agence France Presse (AFP), daté du 1^{er} novembre 1961.
Archives Kouaci, Alger, D.R.

Figure 10 : Verso d'un tirage photographique trouvé dans les archives Kouaci.

Il s'agit d'un cliché de l'agence de presse chinoise Hsinhua News Agency, daté de février 1961.
Archives Kouaci, Alger, D.R.

Apports historiographiques et perspectives archivistiques

- 26 L'approche de ce corpus par le prisme de l'origine des images m'a convaincue que Mohamed Kouaci n'avait pas seulement préservé ses propres archives de photographie, mais également une petite partie du fonds iconographique constitué par les services d'information du FLN tout au long de la guerre, dont il avait hérité en prenant la tête du service Photo du ministère de l'Information du GPRA à Tunis. On y retrouve ainsi certaines images des reporters américains Herb Greer et Peter Throckmorton, qui avaient laissé à Tétouan, avant de rejoindre les États-Unis, un jeu complet de leur reportage dans les maquis de la *wilaya* 5 (Ouest algérien), à la fin de l'année 1956. Autre indice : la présence au dos de certains clichés d'un tampon qui témoigne de l'organisation d'une politique d'information antérieurement à la création du GPRA (« Bureau de Presse et d'Information du FLN (Algérie). Service Photos. Mention obligatoire »).
- 27 Consultées à la fin de mon parcours de recherche, les archives Kouaci m'ont permis de corroborer et d'illustrer les informations recueillies précédemment auprès d'autres sources (témoignages d'acteurs, publications du FLN, archives écrites du FLN, de l'ALN et du GPRA, trouvées dans les archives publiques françaises et chez des particuliers en Algérie) et d'étayer l'hypothèse d'un usage constant, précoce et ingénieux de l'image au service de la médiatisation de la cause algérienne dans le monde, qui finit par porter ses fruits. Cette action révolutionnaire fut menée dans une logique collective où la notion d'auteur n'avait pas de sens : aucun article n'était signé, les photographies jamais créditées. Dans ce cadre, Mohamed Kouaci fut donc un artisan au service d'une œuvre collective et cela explique peut-être pourquoi il est aujourd'hui aussi difficile d'entreprendre un inventaire de son œuvre photographique. Après la guerre d'indépendance, ses photographies ont continué à circuler largement, dans l'anonymat, sans aucun respect du droit d'auteur.
- 28 Une forme « d'usage de combat » de l'image s'est ainsi dessinée pendant la guerre. Quelle qu'en soit l'origine, même si l'on ne pouvait déterminer avec certitude par qui, où et dans quelles circonstances exactes elle avait été prise, et même si elle avait été réalisée par l'adversaire, l'essentiel était de la publier à l'appui d'un discours destiné à contrer la propagande française et à faire entendre une voix algérienne libre. Les images rescapées des maquis permettaient de témoigner coûte que coûte de l'existence de la lutte armée organisée de l'ALN sur le territoire national et de ses liens étroits avec la population algérienne quand la France parlait de bandes anarchiques de « hors-la-loi » terrorisant des civils qui ne demandaient qu'à rester dans le giron d'une France « civilisatrice ». Les photographies de source française étaient choisies pour retourner et rendre caduc le message de propagande adverse : dénoncer l'armée française comme une armée d'occupation et non comme l'armée de « pacification » qu'elle prétendait être.
- 29 En 2006, dans le cadre de la recherche doctorale dont cet article est le reflet avec un recul de presque quinze ans, mon objectif n'était pas de me focaliser sur le photographe en tant qu'auteur ni d'entreprendre une sorte de catalogue raisonné de son œuvre, mais de resituer son parcours et son activité dans un contexte plus large, comme un des nombreux acteurs, la plupart anonymes, de la politique d'information du FLN pendant

la guerre. Depuis, le photographe, quasiment inconnu hors des frontières de l'Algérie, est progressivement sorti de l'anonymat, notamment grâce à la pièce de l'artiste plasticienne Zineb Sedira *Gardiennne d'images*, présentée en décembre 2010 au Palais de Tokyo¹⁴. Ces dernières années, plusieurs expositions consacrées à l'Algérie dans des musées français ont inclus dans leur parcours une sélection de photographies de Mohamed Kouaci : *Made in Algeria*, au Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Marseille) en 2016¹⁵ et plus récemment, *Photographier l'Algérie* à l'Institut du Monde Arabe-Tourcoing, au printemps 2019¹⁶.

- 30 En 2013, Safia Kouaci s'était elle-même lancée dans la préparation d'une rétrospective du travail de son mari, présentée en novembre de la même année au Bastion 23, à Alger, sous le titre *Mohamed Kouaci. Témoignages photographiques (1958-1963)*. Ce fut pour elle l'occasion de se replonger dans les archives et de prendre à bras le corps une vaste collection de négatifs dont je n'avais pu consulter que quelques bribes lors de mon court séjour en 2006, faute de table lumineuse. La numérisation et les agrandissements des bandes sur ordinateur donnaient enfin accès à l'intégralité du travail du photographe et permirent de révéler de nouvelles images, qui n'existaient pas sous forme de tirage papier dans les archives et qui n'avaient pas, ou peu, circulé jusque-là. De gardienne, elle se muait en « inventeuse » d'archives, comme on qualifie d'inventeur celui qui trouve un trésor ou un gisement archéologique. De passage à Alger pour un colloque au printemps 2013, je découvris ébahie, sur la table même qui avait abrité mes premières découvertes, ces planches-contacts numérisées restituant des séries entières, au gré desquelles on pouvait suivre les mouvements du photographe et son dialogue avec ses sujets, sa manière de se rapprocher petit à petit pour se focaliser sur un individu, un visage. Car Mohamed Kouaci était d'abord et avant tout un grand portraitiste.
- 31 Réalisé dans le cadre bien précis de la préparation d'une exposition, ce travail, mené par la famille, ne saurait être comparé dans ses méthodes à celui d'un chercheur ou d'un archiviste, mais il a révélé l'existence d'un « fonds Kouaci » dont les nouvelles générations s'empareront peut-être. Les questions de conservation, d'inventaire, de numérisation raisonnée, de documentation et de valorisation d'un tel fonds privé restent posées, en particulier dans un pays comme l'Algérie qui manque de culture patrimoniale en la matière et d'institutions fiables et compétentes pour envisager éventuellement un dépôt. Entre déficit de confiance dans les institutions et manque de moyens des particuliers, l'accessibilité à des fonds de ce type, essentiels pour l'écriture de l'histoire algérienne, n'est pas garantie à l'avenir.

NOTES

1. Le seul ouvrage sur le travail de Mohamed Kouaci a été publié, en arabe, aux éditions Casbah (Alger), en 2007.
2. Considéré comme le père du nationalisme algérien, Messali Hadj (1898-1974) a contribué à fonder les premières organisations politiques prônant l'indépendance de l'Algérie : l'Étoile Nord-Africaine (ENA) en 1927, puis le Parti du Peuple Algérien (PPA) en 1937 et le Mouvement pour le

Triomphe des Libertés Démocratiques (MTLD) en 1946. C'est au sein de la façade légale de ce parti et de son organisation armée clandestine que se sont formés les cadres de la lutte de libération nationale qui créent, en 1954, le Front de Libération Nationale (FLN) et décident le passage à la lutte armée.

3. Marie Chominot, « Quand la photographie vint à la Révolution. Petite contribution à l'histoire des services d'information du FLN pendant la guerre d'indépendance algérienne », dans Omar Carlier (dir.), *Images du Maghreb, Images au Maghreb (XIX^e-XX^e siècles). Une Révolution du visuel ?*, L'Harmattan, 2010, p. 239-255.

4. Marie Chominot, « 1956-1957 : l'ALN sous l'objectif de deux reporters américains », dans Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour, Sylvie Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, La Découverte/Barzakh, Paris/Alger, 2012, p. 610-613.

5. Sarah Kaminsky, *Adolfo Kaminsky, une vie de faussaire*, Paris, Calmann-Lévy, 2009.

6. Rapport dactylographié de la section « Images et sons » du ministère de l'Information du GPRA, décembre 1961. Archives Chaulet (Alger).

7. *Ibidem*.

8. Interview de Mahieddine Moussaoui filmée par Youcef Aggoun, dans le cadre de la préparation du colloque sur *El Moudjahid*, tenu les 18 et 19 décembre 2006 à la Bibliothèque Nationale d'Alger.

9. Rapport dactylographié de la section « Images et sons » du ministère de l'Information du GPRA, décembre 1961. Archives Chaulet (Alger).

10. *Ibidem*.

11. Ali Haroun, *L'été de la discorde. Algérie 1962*, Casbah éditions, Alger, 2000

12. En 1984, le musée de l'Armée inauguré à Alger le 1^{er} novembre, à l'occasion du 30^e anniversaire du déclenchement de la Révolution, a ainsi confié à Mohamed Kouaci la préparation d'un ouvrage rassemblant plusieurs centaines de photographies amateurs et anonymes prises au maquis, dont le photographe a assuré la collecte patiente pendant des mois : *Compagnons de lutte*, Musée central de l'Armée, 1984.

13. Nota joint à une fiche d'exploitation d'un reportage du SCA/AL, 15 septembre 1958, SHD/DAT, 1H 2515/2.

14. Morad Montazami, « Les aveux de l'archive : sur Zineb Sedira *Gardiennne d'images* (2010) », <https://www.zerodeux.fr/guests/zineb-sebira/>

15. *Made in Algeria. Généalogie d'un territoire*, Paris, éditions Hazan, 2016

16. <http://www.lm-magazine.com/blog/2019/03/01/photographier-lalgerie/>

RÉSUMÉS

Mohamed Kouaci (1922-1996) est le photographe algérien le plus connu de la période de la guerre d'indépendance (1954-1962). Pourtant, ses archives, conservées par la famille, restent en grande partie inédites. Peu explorées, elles n'ont jamais fait l'objet d'un inventaire raisonné. Elles posent à l'historien qui souhaite les appréhender comme sources des questions de méthodologie complexes. Basé sur le croisement de sources écrites, orales et photographiques, cet article propose une expérience de recherche en terrain algérien, centrée sur un fonds d'archives privé. Il retrace le parcours singulier de ce photographe militant, émigré à Paris en 1946 et que l'on retrouve à Tunis en 1958, devenu responsable du service photographique du ministère de l'Information du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne. L'analyse fine de son

fonds photographique permet de resituer son activité dans un contexte plus large : il fut l'un des nombreux artisans, la plupart anonymes, de la politique d'information menée par les indépendantistes du Front de libération nationale pendant la guerre, afin de proposer un autre récit et de s'opposer à la vision univoque donnée par la France. La photographie occupa en effet une place centrale dans les stratégies de médiatisation et d'internationalisation de la cause algérienne, qui ont fini par porter leurs fruits.

Mohammed Kouaci (1922-1996) is the best-known photographer of the Algerian war of independence (1954-1962). However, his archives, preserved by his family, remain for the most part unpublished. Very seldom explored and studied, they were never inventoried. The historian who wishes to use these photographs as a source is faced with complex methodology questions. This article, based on the interaction of written, oral and photographic sources, explores a research experience in Algeria centered on a private archive. It traces the singular itinerary of the militant photographer who migrated to Paris in 1946 and who we find in Tunis in 1958 when he becomes head of photography of the Provisional Government of the Algerian Republic's Ministry of Information. The analysis of the photography archive allows to restore his activity in a broader context: Mohammed Kouaci was one of the many artisans, anonymous for the most part, of the information policy led by the National Liberation Front during the war of independence, which offered a counter narrative to the one imposed by France. Photography played a central role in media strategies and the internationalization of the Algerian cause which, in the end, proved to be fruitful.

INDEX

Mots-clés : Kouaci, guerre d'Algérie, FLN, ALN, GPRA, militantisme, information, propagande, fonds privé, archives orales, croisement des sources

AUTEUR

MARIE CHOMINOT

Historienne, Marie Chominot a consacré une thèse aux pratiques et aux usages de la photographie pendant la guerre d'indépendance algérienne (Paris VIII, 2008, direction Benjamin Stora). Elle a publié en 2016, aux éditions Gallimard, *Regards sur l'Algérie (1954-1962)*, un ouvrage qui met en lumière des archives photographiques pour la plupart inédites. Elle est également commissaire d'expositions.